

Boris et moi

Romancier inclassable et souvent incompris, Boris Schreiber a souvent dépeint sa jeunesse mais jamais avec autant de vigueur. Il joue aujourd'hui à être son propre confident.

Un silence d'environ une demi-heure,

Boris Schreiber.

Ed. Le Cherche-Midi, 178 F.

Isolé au milieu des écrivains parisiens, qu'il fréquente par à-coups, Boris Schreiber est, depuis trente-huit ans, un romancier inclassable et souvent incompris. Plongé en lui-même, il a donné une demi-douzaine d'ouvrages autobiographiques, si on admet que le *moi* est changeant, prolifique et contradictoire. Par ailleurs, il a publié des récits de pure fiction, souvent assez brefs, où il imagine des personnages complexes, mus par une sorte de litanie psychanalytique. En 1962, *La Rencontre des absents* illustre une hantise permanente : les êtres peuvent-ils communiquer entre eux sans altérer leur propre nature ? Ils se parlent, ils s'aiment et ne se reconnaissent plus, ni seuls ni à plusieurs. *La Traversée du dimanche*, en 1987, est également un récit prenant et inoubliable : un fils se met en route pour rendre visite à sa mère dans un hospice. Il multiplie tous les obstacles et, lorsqu'il arrive au but, il est soulagé d'apprendre qu'il est trop tard. La lâcheté et la peur ont eu raison de sa fausse bonne volonté.

Aujourd'hui les milles pages bien tassées que comporte *Un silence d'environ une demi-heure* ne sont pas de trop pour décrire un Boris en proie à ses insuffisances, ses ambitions, ses naïvetés et son extrême attention dans un univers qui, paradoxe oblige, lui permet de vivre et l'écrase en même temps. Le romancier a souvent dépeint sa jeunesse, mais jamais avec autant de vigueur. L'époque qu'il choisit est riche en événements : elle inclut ce qu'on a appelé « la montée des périls » et va jusqu'à la Libération. À l'origine est l'exil ou, plus précisément, la conscience que la famille est venue de l'étranger : Juif d'Europe de l'Est, pourrait-il en être autrement ? La défense la plus efficace est de former une cellule solide : Wladimir le père qui trime, Eugénie la mère aimante et Boris qui, se sentant bien entouré, ne se dépêche pas d'acquiescer le besoin d'indépendance.

Les chapitres consacrés à cette adolescence fourmillent de notations ou sentimentales ou cocasses. Un caractère se forge ou, plutôt, refuse de se forger trop tôt. Le père est distant par vocation : il faut assurer le pain quotidien. La mère a les vertus et les défauts de toutes les mères russes : pour elle, Boris, étant unique, doit aussi être un génie. Elle le lui dit sur tous les tons : à qui la faute si ces superlatifs sont pris à la lettre ? Vantardises et mollesse se développent : vivre et avoir vont de pair. Boris Schreiber sait fort bien quels risques il prend à ressembler au portrait de lui que lui tend sa mère. Il a recours à une innovation efficace. Il dit, quand il entend avouer les incertitudes qu'il se découvre : « Boris et moi ». Il est donc double sans cesser d'être un ; confronté à lui-même, il se juge de façon équitable. Il se permet tout mais ne se pardonne rien. Jadis, dans *La Traversée du dimanche*, il employait le *nous*, pour traduire sa multiplicité. Il préfère, cette fois, la dualité : il est son propre confident ou son propre complice.

La guerre a lieu, et les Allemands occupent le pays. Il faut résister, se cacher, mentir et sauver sa peau. Boris y trouve une manière de salut à rebours. Devant l'hostilité affichée, on se défend et on ne permet plus aux rêvasseries de prendre le dessus sur un fatalisme traversé de fureurs subites. L'Occupation est décrite avec une justesse extrême. Les moindres regards et les moindres gestes comptent et, de ce point de vue le Midi vaut Paris. Le trio se cimente plus que jamais : nécessité fait foi et fait loi. Il convient de passer inaperçu. L'héroïsme et le sacrifice suprême n'étant pas dans la nature de Boris, il s'accommode du malheur : un malheur sans tragédie spectaculaire. Il doit surtout durer : l'avantage consiste à ne pas songer à un avenir plus rose. Conscient enfin de ce que lui apporte ou lui enlève le siècle, Boris et son autre moi subissent la Libération, avec ses violences imprévues. À l'occasion, il joue un petit rôle, alors que mobilisés et démobilisés s'affairent : on ne

peut rien lui reprocher. Il a vécu en témoin. Désormais il est libre : comme si ce n'était pas la promesse de nouvelles souffrances !

Boris en sort-il seul, deux ou un et demi ? Il se défait de son nombrilisme, qui le fustige, André Gide l'a, naguère, encouragé, de façon vague. Il va écrire. Avant cette résolution, il ferait bien d'assumer une identité précise. Ce livre refuse cette facilité-là. Dans un moment critique, pendant les règlements de comptes, il écrit : « On lui laisse le choix : ou la bouche cousue ou la mort. Ou tu te tais ou on te tue. Il choisit de se taire. Mais de se taire très haut. » Il énonce une sorte d'exigence : il se souhaite, pour le moins, un peu de succès dans « une vie au rabais. Quel qu'en soit le prix ». Cette satisfaction lui sera-t-elle accordée ? Divisé et multiplié, il ne saurait répondre. Les livres sortis des tripes regagnent-ils le corps auquel ils appartiennent ? Passager du sur-place et spécialiste de la malédiction sous une forme très clémente, Boris Schreiber publie aujourd'hui son livre le plus âpre, le plus remuant et le plus accrocheur. C'est dire qu'il est aussi le plus puissant.

Alain Bosquet